Ils nous ont dit Voilà Charlie et j'ai su que. C'était un mardi et il pleuvait, et le ciel était gris. Tout de suite ils ont voulu nous mettre à l'eau avec, les coaches, pour le tester, voir un peu son niveau. On avait enfilé les combis et les gants les chaussons pour ne pas mourir de froid – en hiver la température descend à une vitesse, comme un congélateur – et puis on était allés à l'eau.

À la Nord il y avait quatre mètres. Des vagues énormes impressionnantes à te faire peur, même pour nous les meilleurs. Plus loin vers la Sud c'était un peu moins gros mais ça restait dangereux quand même : il fallait passer la barre sans se faire mettre au fond, ou si ça t'arrivait espérer que le bouillon ne dure pas trop longtemps. Sur la plage il n'y avait personne d'autre que nous, ceux du club.

Le coach a commencé l'échauffement. Je voyais Baptiste et Thomas qui bouillaient. Paul-Lou ne disait rien, tranquille, il attendait son heure serein. Ils n'attendaient que ça, le voir à l'épreuve le nouveau.

Parce que la compétition, eux, c'est leur truc, depuis tout gamins, c'est les parents qui leur ont mis ça dans le crâne. Les miens aussi ont essayé. Après que le coach a eu donné les instructions, ils se sont redressés ils ont filé direct.

Quelquefois je me retournais pour le voir ; il ne ramait pas très vite ; il avait moins de bras que nous ; il avait même l'air un peu essoufflé. Thomas avait pris la tête et était déjà en position. Paul-Lou suivait derrière.

Il en a laissé passer une, puis deux. On a cru qu'il ne partirait jamais. Jusqu'au moment où il a pris la suivante et, là, quelque chose s'est passé : même les jumeaux encore au bord ont arrêté de se foutre sur la gueule pour regarder. Muets d'un coup et la mâchoire pendante. C'est là qu'on a compris qu'il se passait vraiment un truc. Il y a eu comme une fissure dans l'air froid d'hiver qui faisait de la fumée par nos bouches. Le coach a bloqué. On l'avait prévenu. Pas à ce point apparemment.

On n'avait jamais vu un type jeune aller si vite.

Il a suivi le déroulement de la vague comme s'il était lui-même la vague. Quand le tube l'a fait rentrer à l'intérieur, il l'a suivie jusqu'au bout pareil, sur je ne sais pas combien de mètres un truc terrible. Et

tout ça en souplesse, avec des positions pas possibles, on aurait dit un chat, des mouvements du torse et du bassin qu'un humain normalement constitué n'est pas censé pouvoir réaliser. On se demandait tous comment il faisait ce tour de magie incroyable. Je n'avais jamais vu le coach impressionné avant.

On était censés être les meilleurs de la côte, c'est ce qu'ils passaient leur temps à nous répéter jusque-là. C'est la première fois qu'il m'est passé par l'esprit que les coaches n'avaient pas toujours raison, qu'ils étaient aussi capables que nous, que mon père, de se ratatiner de conneries. Parce que Charlie, tout de suite, malgré ça, malgré le fait qu'on était déjà censés être les meilleurs de la côte, tout de suite il l'a faite, la différence. Alors.

Et moi tout de suite j'ai su une autre chose, bien pire : que Lise tomberait amoureuse de lui, qu'il n'y aurait rien à faire, que j'en crèverais sans doute mais que c'était inévitable. La manière dont il avait la grâce, ce type-là, dès qu'il était là-dessus. Ça trouait les yeux. Personne ne pouvait rien faire contre.

L'océan était gris, les vagues énormes ce jour-là.

Je m'en souviens très bien.

De mon ventre en miettes à l'avance et du reste.

Ce jour de décembre, celui où Charlie est arrivé, mon père devait venir me chercher. Lise était malade, elle n'était pas venue à l'entraînement, elle n'avait pas pu assister à ses premiers exploits. À la fin des deux heures on s'est tous changés en faisant du bruit en jetant nos combis en boule et en se racontant des sales blagues comme si on était les meilleurs potes du monde en le laissant tout seul. J'imagine que c'était une autre façon de le mettre à l'épreuve. C'était à lui de s'intégrer. Pas à nous de faire un pas. C'était comme ça.

Il s'est changé tranquillement. Il a essuyé le sable sous ses pieds. Il a pris son sac Element et il est sorti, sans nous saluer. Baptiste m'a regardé d'un air entendu.

Mon père était en retard. J'ai traîné. Quand je suis sorti à mon tour, il pleuvait toujours. Ils sont tous partis un par un et on s'est dit salut. Le nouveau était assis par terre contre le mur. Je suis resté le dernier à attendre sous le porche avec lui. Quand le coach a

éteint les lumières et refermé la porte derrière lui, il nous a demandé ce qu'on foutait encore là. J'ai répondu qu'il n'y avait pas de problème, qu'on venait me chercher. Je ne savais pas pour lui. Le coach n'a pas insisté.

Je ne connaissais pas encore son nom et il ne me tardait pas plus que ça. Je n'avais pas très envie de parler. Lui non plus apparemment. J'avais des cigarettes, je lui en ai filé une, histoire de le faire taire d'avance au cas où.

On a fumé comme ça, en silence, en regardant les raies verticales de la pluie et le bruit que ça faisait sur le toit, l'océan en fond. Je me suis mis à faire un gruyère avec le papier film du paquet de Lucky et le foyer du mégot rouge brillant pour m'occuper les mains. J'ai dû faire une trentaine de trous le nez dans mes chaussures pour éviter d'être obligé de sortir un truc intéressant, ou de lancer un sujet de conversation potable. On la ferait bien assez tôt, la connaissance.

Le camion de réapprovisionnement du Leclerc s'est garé le temps que le type descende pour s'en griller une et reparte. La fille du Seaside est passée, elle nous a fait signe. C'est celle qui travaille comme serveuse à l'année. Je commençais à me demander ce qu'on faisait là. Le silence devenait gênant.